

DYNAMIQUE DE L'AVENT

Au fil des dimanches de l'Année B

L'ouverture de l'année liturgique est marquée par la mémoire permanente du Dieu qui s'approche jusqu'à se faire l'un de nous en son Fils.

L'incarnation du Verbe distingue radicalement, et à jamais, la foi chrétienne de toute autre croyance; il n'y a là ni avatar divin, ni réincarnation, ni apparition fugitive, à la manière des dieux hellénistiques, mais présence humaine au milieu de son peuple et de son univers, du Fils éternel de Dieu, totalement accessible: « nous avons mangé et bu avec lui », et environné de mystère: « quel est donc celui-là à qui les vents et la mer obéissent? »

Tout au long de ces liturgies de l'Avent, nous allons feuilleter des textes bien connus qui ont toujours quelque chose de neuf à nous révéler.

Nous serons emportés dans une **dynamique à double sens**: celle des extraits du livre d'Isaïe qui nous rapprochent peu à peu de l'événement porté par la longue espérance des anciens; et celle des évangiles qui nous font remonter le temps, depuis l'invitation à « veiller » du premier dimanche, jusqu'à l'annonce à Marie, de la naissance d'un fils qui sera le sien, engendré par l'Esprit et de la descendance de David.

La seconde lecture conduit alternativement une réflexion sur le statut du chrétien et sur la personne et le mystère du Christ.

1^{er} dimanche de l'Avent B

Ah, si tu déchirais les cieux !

Pour ce premier dimanche, on voit que se mêlent à la fois la conscience du péché et le souvenir des marques de la fidélité de Dieu.

La dominante du texte d'Isaïe, c'est une **confession de foi**.

« *Notre Rédempteur, tel est ton Nom depuis toujours... jamais on n'a vu un autre dieu que toi agir ainsi envers l'homme qui espère en lui.* »

La supplication qui jaillit de la conscience du péché s'appuie sur cette confiance pour demander que le chemin s'éclaire et que les coeurs redeviennent plus attentifs à Dieu. Son absence apparente est, depuis toujours, lourde à porter ; on voudrait qu'il se manifeste, qu'il se rende plus accessible : « *Ah, si tu déchirais les cieux !* » Que l'espérance des apocalypses, c'est-à-dire de la pleine révélation, se réalise enfin.

Dans le parcours qui commence, ils s'ouvriront bientôt, pour les bergers, censés voir la multitude des anges clamant la gloire de Dieu, intervenant enfin de manière décisive, en cet enfant auprès de qui on les a convoqués.

La prière, dans l'Ancien Testament, on le sait, n'est jamais pure demande, elle va et vient entre l'attente et la mémoire des réponses que Dieu lui a déjà données. Il est *déjà descendu* bien des fois : pour faire passer la mer à son peuple ; au Sinaï pour confier la Loi à Moïse et surtout, il reste proche de tous ceux qui pratiquent la justice et marchent sur le droit chemin.

Alors on peut avoir l'assurance que, dans l'avenir encore, il ne nous abandonnera pas ; d'où cette affirmation inattendue : « *pourtant, nous serons sauvés.* » Et l'on revient à la conscience vive et lancinante du péché : « *car nous étions*

comme des hommes souillés, aux vêtements salis », le poids de nos fautes nous entraînait et personne ne pensait plus à avoir recours à toi.

Si le prophète peut garder assurance et la communiquer à son peuple, celui d'hier et celui d'aujourd'hui, c'est à partir de la connaissance de ce que Dieu est un Père et qu'entre ses mains nous sommes l'argile du potier, entièrement remise à l'ouvrage de ses mains. Et nous savons qu'il nous façonne avec amour.

À côté du risque de la débâcle toujours possible et menaçante, pour les hommes qui se laissent facilement aller à la négligence et à l'oubli de Dieu, ou simplement à l'indifférence envers lui – toutes choses que dénonce le prophète – il y a la stabilité du Dieu fidèle qui veille sur sa progéniture.

Dans la lente dérive qui s'observe, depuis plus de trente ans, par rapport à des repères jusque-là assez stables, malgré quelques sursauts, le croyant qui s'y abandonne parfois, par conformisme, par légèreté ou par confort, peut toujours se ressaisir, revenir à la confiance en Celui qui veille et ne laisse pas *l'argile* sécher et se durcir.

Ce retour à la foi qui marque bien des adultes, jusque-là dérivants, s'appuie lui aussi sur la prise de conscience que leur humanité était en train de se déliter, et sur le souvenir (ou la totale découverte) que la Bible, la parole de l'Église ou l'expérience de certains grands coeurs ou grands esprits, mettent en contact avec une Parole qui ne se paie pas de mots. Elle dit de grandes vérités, elle met l'homme bien à sa place en ne faisant de lui, ni l'ange qu'il s'imagine être déjà devenu, ni tout à fait la brute, qui pourtant pointe en certaines actions, en certains comportements et dans les excès de quelques-uns.

Elle lui renvoie une image contrastée mais équilibrée, qui l'invite à l'humilité et à la prudence. Elle le conduit à

retrouver la noble *crainte* par où commence *la vraie sagesse* par ce qu'elle découle d'une juste conscience de soi, de l'humilité retrouvée qui appelle l'aide, et donc la visite, de Celui qui cache son visage à ceux qui se fient, en les surestimant, à leurs modestes moyens.

On comprend mieux alors que l'Évangile, retenu pour accompagner ce passage d'Isaïe, porte **l'invitation pressante à veiller.**

Le Maître, en effet, a laissé à ses serviteurs, à ses créatures, une telle indépendance, une telle responsabilité sur eux-mêmes et sur ses biens, « *il a donné tout pouvoir à ses serviteurs* », qu'ils peuvent à tout moment se griser, oublier qu'ils ont un maître, et que leur histoire ne boucle pas sur elle-même, sur l'expérience de leur autonomie.

Évoquer le retour du Maître c'est, équivalement, dire que nous ne détenons pas la clé de notre histoire, que nous n'agissons pas sous notre propre regard qui permettrait, justement, de tout faire en nous délectant du relativisme le plus large.

Il y a une mesure des choses et des actes, une sorte de « pesée ultime des âmes » comme en avaient déjà l'intuition les Anciens et, parmi eux, si fortement, les sages de l'Égypte.

Nous vivons, l'humanité mène son expérience, sous le regard, bienveillant mais juste, de Dieu.

L'expérience humaine ambiguë et douloureuse que décrit le prophète appelle à la vigilance que Jésus réclame de la part de ses disciples de tous les temps, et donc de nous, en notre temps, si sûr de soi dans ses choix hasardeux et parfois désinvoltes ; lui, pourtant si fragile devant une nature redevenue plus capricieuse et qui lui montre ses forces redoutables.

Pour tenir solidement jusqu'au bout, pour ne mériter aucun reproche au jour du Seigneur, il faudrait accepter, dès maintenant, toutes les richesses qui sont dans la Parole et dans la

connaissance de Dieu, cette grâce que reçoivent celles et ceux qui s'ouvrent au Christ, selon saint Paul. C'est un appel à se réveiller que la parole du jour fait entendre à chacun.



2^e dimanche de l'Avent B

Et voici Jean!

Il est fini le temps de souffrir et de pleurer les fautes du passé! Voici venu celui de la **consolation**.

De longues années de peine ont permis de faire monter à la conscience l'oubli de Dieu, et de faire comprendre que sans lui, la vie s'étoile et finalement se perd. La réalité spirituelle s'est durement inscrite dans les faits: déportation, humiliation, perte des repères qui assuraient la foi, soumission à la volonté des autres, tentation des idoles du nouveau maître. Dans le creuset ardent de la déportation, les plus éveillés d'Israël ont compris que, hors l'Alliance, il n'y a plus d'existence heureuse, **c'est le désert qui s'installe**, semblable à celui, infranchissable, qui sépare Babylone de Jérusalem.

Mais, une fois de plus, comme si souvent dans l'histoire du peuple élu, une voix s'élève, annonçant l'impossible. Elle ne peut venir que de Dieu. Au cœur de l'Exil, parmi ceux qui désespèrent et croient le bras de Dieu trop court et trop faible pour intervenir (Is 50, 2), elle invite à traverser l'aridité du moment.

Elle demande de redresser les chemins tortueux du doute et de la défiance, de franchir les gouffres et les escarpements de la peur, de toute cette détresse qui trouve ses racines dans le scandale des faits de la vie, si souvent contraires à l'idéal et aux promesses évangéliques.

Toutes ces traces du mal qui s'accumulent: innocence bafouée, violence impunie et parfois triomphante, échec

immérité, maladie grave qui change le cours de l'existence, confiance déçue, au fond, tout ce dont on est si souvent tenté de reporter la responsabilité sur l'inadvertance de Dieu à notre égard, sur son silence, sur sa distance.

Alors, réorientés vers l'horizon de l'espérance, les yeux pourront revoir la gloire de Dieu qui n'a jamais cessé de briller, comme le soleil, tout en haut, alors que les nuages du désespoir pèsent comme un couvercle sur les esprits en proie à l'abattement.

Tous ceux qui avaient été éloignés pourront reprendre la route dans la plaine de la foi retrouvée.

C'est un message si neuf et si improbable que Dieu a inspiré à son prophète qu'il appelle une expression, elle aussi toute neuve : pour la première fois, il est question de la *Bonne Nouvelle*, car elle annonce aux exilés **rien de moins qu'un salut**.

Un jour, cette annonce de libération trouvera son sens plénier dans la radicalité de la résurrection, et toutes les paroles de Jésus seront désormais **LA Bonne Nouvelle** que Dieu voulait délivrer à tous les hommes.

Il faut donc que la voix porte loin, pour tous, depuis une haute montagne, par-dessus tous les obstacles et les masques qui empêchent de voir Celui qui vient, et dont toute la puissance sera mise au service de la libération qui paraissait si impossible et à laquelle le découragement avait quasiment fait renoncer. **Douce puissance** pourtant, car elle sera celle du serviteur qui ne hausse pas le ton, et du berger attentif et bienveillant.

Le retour sur la Terre ancestrale et bénie aura bien lieu, quelques années plus tard, mais il ne suffira pas à donner au peuple la paix et le bonheur qu'il attend. Personne ne pouvait, en effet, voir si loin qu'on soupçonne, dans les paroles

du second Isaïe, la figure inimaginable du Bon Pasteur de l'évangile de saint Jean (Jn 10).

Une autre voix devait encore se faire entendre, celle de Jean, le baptiseur. Celui-là vise expressément **le désert des cœurs**, il n'y a rien d'autre à franchir que l'indifférence, rien d'autre à déblayer que le péché sous toutes ses formes et rien non plus à abaisser que l'orgueil et la suffisance, du haut desquels on se laisse aller à croire que Dieu est marginal, voire inutile, pour mener une vie d'homme. La voix s'est comme durcie, c'est le souffle aride et chaud qui souffle pour appeler à la conversion ; « *chouyou* », disait Jérémie : *retournez-vous, montrez à Dieu votre visage et non plus votre dos !* (Jr 7, 24 ; 15, 6).

Ce n'est plus la douceur de la consolation car le temps presse, le délai s'est raccourci : *il arrive derrière moi*, celui qui détient la puissance et qui vous plongera non plus dans l'eau, mais dans le feu de l'Esprit purificateur.

Jean laisse entendre une menace dans cette proximité ; il faut peut-être comprendre qu'elle exprime le choix radical et décisif auquel va être confronté chacun qui rencontrera le Christ : « *qui aura rougi de moi... le Fils de l'homme rougira de lui, quand il viendra dans la gloire de son Père...* » (Mc 8, 38).

En réalité, pour se convertir, chacun dispose de la durée de son existence terrestre, jusqu'à l'ultime instant, comme pour le « bon larron » de saint Luc (Lc 23, 42-43). Nous aussi, **faisons volte-face** (visage en avant), pour aller à la rencontre de celui qui vient.

Saint Paul, de son côté, semble dire que l'histoire humaine ne dure si longtemps – pourquoi ? Puisque le Christ est maintenant venu et que rien de nouveau ne se produira jamais plus dans le registre du salut – que pour donner à tous ou plutôt, en bonne logique, à un plus grand nombre, le temps et la chance de se convertir. La seule menace qui pèse encore, c'est la venue inopinée du Seigneur.

Pourtant, un peu comme pour les exilés revenus sur leur terre, la venue de Jésus et son œuvre parmi les hommes et dans leur cœur n'apporte pas encore la plénitude espérée. Il nous entraîne à franchir la dernière étape, car la fin de toutes choses, leur accomplissement parfait, ce sont *des cieux nouveaux et une terre nouvelle*.

L'espérance soulevée par Isaïe, renouvelée par Jean et proposée par Jésus, dans l'établissement du Royaume, est à cette dimension : la radicale nouveauté de tout l'univers. Elle est à la démesure de *notre impatience*.



3^e dimanche de l'Avent B

L'Esprit du Seigneur est sur moi

Lorsque Jean l'évangéliste, dans son ample vision de la venue du Verbe, veut présenter le Baptiste, il en fait le prophète ultime dans la longue série de ceux qui l'y ont précédé. Il est, au terme des siècles de préparation, **le témoin immédiat de la Lumière qui vient**, et celui qui introduit ses contemporains à la foi en lui.

Mais, pour le situer, Jean passe en revue quelques-unes des attentes essentielles égrenées par l'Ancien Testament depuis longtemps et laissées en suspens, sans réponse précise.

Il les énumère en remontant vers le passé. D'abord celle du **Messie**, que la figure disparue et sublimée de David a éveillée, qu'on a cru, un instant, incarnée par l'un de ses descendants, au retour de l'Exil, mais dont il a bien fallu admettre qu'il n'avait pas l'étoffe ; il fallait donc attendre encore.

Élie, dans la conscience religieuse d'Israël avait été enlevé sur un char de feu, échappant à la mort ordinaire : il devait donc revenir avec le même zèle ardent, pour purifier l'amour chancelant du peuple pour son Dieu.

Le nouveau venu pouvait, par son austérité exigeante, évoquer ce prophète un peu redoutable du passé, et faire penser à son retour attendu.

Moïse, au terme de sa vie, avait promis que Dieu enverrait un jour *un prophète comme [lui]* (Dt 18, 15), qui enseignerait au peuple comment suivre ses voies. La mission du Baptiste pouvait faire penser à lui.

Le Baptiste récuse toutes ces identifications possibles. Il n'est rien de tout cela, **il n'est encore qu'une voix**, celle qu'annonçait Isaïe, au retour de l'Exil et dont le dimanche précédent nous a déjà entretenus.

Mais alors, s'il ne s'identifie avec aucune de ces figures qui l'auraient accrédité pour agir au nom de Dieu, pourquoi baptise-t-il ?

Depuis le premier siècle avant Jésus, dans le judaïsme, on s'est mis à baptiser. Le sens était celui de la participation symbolique à l'expérience des Hébreux ayant traversé la mer protégés par la puissance de Dieu ; chacun s'appropriait ainsi cette expérience.

Les sectaires de Qumran, qui avaient fui Jérusalem, religieusement corrompue, à leurs yeux, pratiquaient, eux aussi, des rites de purification dans l'eau de vastes bassins, pour se laver du péché et se rendre plus aptes à accueillir la venue du Messie. Jean-Baptiste s'inscrit dans cette lignée ; en un temps d'attente fébrile qui voit surgir plusieurs prétendus messies, rapidement démasqués par leurs méthodes et leurs échecs (Ac 5, 34-39). Il annonce celui qui manie la pelle à vanner (Mt 3, 12).

Mais quel sens Jean-Baptiste donnait-il donc à son baptême ? Selon le quatrième évangile, il ne répond pas directement à la question.

Il dévalorise, en quelque sorte, son baptême : « *moi, je baptise dans l'eau [seulement]* » ; un autre, déjà secrètement

présent au milieu du peuple, vient derrière lui, c'est donc un disciple du moment, revêtu d'une tout autre dignité, et d'une tout autre aptitude à toucher les êtres dans leur profondeur. Lui, vient pour ôter les péchés (Jn 1, 29).

Il agira dans la puissance de l'Esprit, c'est-à-dire dans la force créatrice de Dieu (Jn 1, 33).

Le baptême de Jean est suggestif ; il provoque un sursaut des personnes, mais il reste encore extérieur. Avec Jésus, la transformation des coeurs va devenir effective. Grâce à lui, l'homme va *renaître* comme Nicodème finira par le comprendre (Jn 3, 5-9).

Lorsque Jésus, selon l'évangile de saint Luc, reprend à son compte la prophétie d'Isaïe (61, 1-11), que nous lisons aujourd'hui, il exprime la conscience qu'il a, d'être investi de cette puissance de l'Esprit. C'est lui qui donne à sa Parole l'autorité, soulignée par saint Marc, dès l'ouverture de son évangile, et qui lui donne la puissance de délivrer et de guérir. C'est bien de lui que prophétisait Isaïe.

Au monde troublé par sa relation blessée avec Dieu, il apporte l'innocence du juste, pour qui Dieu n'est ni un concurrent, ni un obstacle à la liberté. Il vit totalement en accord et en communion avec son Père, et il apporte aux hommes *le vêtement du salut* dont il est lui-même revêtu, selon l'imagerie du prophète ; son nom même est : « *Dieu sauve.* »

Celui-là, vient ensemencer la terre, pour une germination de justice et de louange.

À la joie de l'envoyé qui a reçu une telle mission doivent répondre la joie et l'action de grâce des croyants, car ils ont reçu de lui le salut dont l'Esprit est, en eux, la marque rayonnante.



4^e dimanche de l'Avent B***C'est moi qui te bâtirai une maison***

Nous voici placés aux racines royales de la promesse qui remplit l'espérance du peuple élu.

À la faveur d'un qui pro quo sur le thème de *la maison*, David qui s'enflammait d'un zèle plein d'attentions pour son Dieu, est remis à sa place de serviteur et doit renoncer à ses plans, car Celui qui est le maître d'œuvre lui fait connaître le sien.

Bâtir une maison certes, mais à coup sûr, pas une maison pour abriter Celui qui porte le monde et qui dirige l'histoire. Quelle maison pourrait le contenir, lui qui est la mobilité même ? Lui qui a visité ses enfants en Égypte, qui les a accompagnés durant toute la traversée du désert et qui a quitté le Temple pour les rejoindre sur les rives du fleuve de Babylone !

Non, il s'agit d'une autre demeure ; une dynastie humaine.

C'est donc Dieu qui va donner à David une vraie maison royale durable. Dès maintenant, il lui promet un nom, une renommée inégalée, à travers un descendant qui l'honorera d'une manière que nul ne peut encore imaginer. Celui-là, régnera, pour toujours, sur la maison de Jacob.

David, l'homme pressé, à la réussite habile et qui voulait, en quelque sorte, prendre en charge son Dieu et le protéger, se retrouve d'un coup en dépendance, à l'égard de celui à qui il doit tout et qui assure son avenir.

Tout croyant apprend, à travers l'expérience de David, sa juste position de créature ; l'initiative n'est pas de son côté pour agir, mais du côté de Dieu qui le précède toujours et le met en situation de répondre par l'action de grâce. Il croyait offrir

quelque chose d'inédit à son créateur, il se découvre enveloppé de bienveillance, de grâce prévenante et valorisante.

À l'autre extrémité de l'histoire, si l'on peut dire, il faut cette jeune femme oubliée des hommes, au cœur de la Galilée, à Nazareth, mais objet de toute l'attention et de la faveur divines, pour recueillir l'annonce, unique et inouïe, que s'accomplit enfin ce qui avait été dit au roi David.

Le fils d'exception, si longuement espéré par Israël, va venir au monde, et ce sera par elle. Dans la rencontre avec l'ange, selon la présentation de saint Luc, Marie découvre, comme en un miroir, l'image que Dieu lui renvoie d'elle-même et dont elle n'avait aucune conscience. « *Comblée de grâce* », en faveur auprès de son Dieu, disponible pour l'Esprit, ouverte à la présence et à la puissance créatrice de l'Esprit.

Jamais Dieu n'a traité ainsi une autre femme parmi celles qui ont marqué l'histoire d'Israël. Dans la rencontre avec l'envoyé divin, Marie est la figure de proie de l'humanité qu'elle représente. Dans la délicatesse de l'approche de l'ange, sous la plume de saint Luc, et compte tenu de la grâce exceptionnelle qui est propre à Marie, c'est toute l'humanité, et aussi chacun de nous, qui découvre comment Dieu aborde sa créature humaine, pour établir avec elle une relation d'amour et de salut. Il agit avec un infini respect, à cause de l'immense dignité qu'il reconnaît à chacun de nous, malgré notre péché.

Même s'il entre dans l'humanité en naissant d'une mère enveloppée d'avance par la grâce du salut qu'il nous obtient à tous, le Fils éternel de Dieu se rend solidaire de cette humanité mal en point, mais qu'il ne juge donc pas indigne de porter sa divinité.

L'incarnation du Fils de Dieu nous amène à reconnaître que, même pécheresse, c'est-à-dire en situation de refus à

l'égard de Dieu, la nature humaine n'est pas si profondément délabrée qu'elle soit coupée radicalement de lui. Cette vision chrétienne de l'homme est la source d'une grande espérance, et la raison pour laquelle Dieu peut aussi nous confier, dans son Église, la mission de porter sa parole et de transmettre sa grâce.

Comme à l'instant David, c'est Israël tout entier, préoccupé d'acquérir son salut, presque sûr de l'obtenir, par l'application scrupuleuse de la Loi, qui est désarçonné. Le surgissement imprévu et improbable d'un enfant hors de son champ de conscience, parce que, dans les brisures de l'histoire où la royauté s'est perdue, l'espérance d'une descendance davidique s'est également presque évanouie, le prend à contre-pied. Celle qui survient par Joseph, l'époux de Marie, n'était pas attendue. Dieu est allé chercher parmi les « pauvres de Dieu », tout ouverts à la dépendance de sa volonté et pleins de confiance en lui, ceux qu'il avait préparés pour nous visiter.

Or, c'est ainsi que l'antique prophétie trouve son accomplissement, d'une manière qui la dépasse infiniment, puisque ce rejeton davidique est aussi le Fils unique de Dieu.

En relisant l'histoire religieuse de son peuple, saint Paul fait comprendre aux chrétiens de Rome, que les promesses de Dieu étaient restées, jusqu'à la venue de Jésus, enveloppées de mystère.

Dans la mort et la résurrection du Christ, ce voile a été retiré. Celui qui était fils de David par naissance a été « *établissement (reconnu) fils de Dieu par sa résurrection d'entre les morts* » (Rm 1, 3-4). Désormais, toutes les nations peuvent accéder au secret dévoilé: ce Jésus qui a été humilié par les hommes et réhabilité par Dieu, est le salut annoncé et le descendant promis à David.

Si Dieu agit ainsi et se rend aussi proche, il est possible de lui donner sa confiance et de consentir à sa volonté dans l'obéissance de la foi. C'est ce que fait la Vierge Marie à la fin de l'évangile de l'annonciation.

Pour célébrer en vrais disciples la naissance du Fils qui ne cesse de venir à nous, elle nous invite, tout simplement, à faire de même.

Christian FORSTER, Dijon